

Discours vengeur d'un loser *Le 20 novembre*

Raymond Bertin

Numéro 140 (3), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65292ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2011). Compte rendu de [Discours vengeur d'un loser / *Le 20 novembre*]. *Jeu*, (140), 27–31.

Le 20 novembre

TEXTE **LARS NORÉN** / TRADUCTION DU SUÉDOIS **KATRIN AHLGREN**

ADAPTATION **BRIGITTE HAENTJENS, CHRISTIAN LAPOINTE ET MÉLANIE DUMONT**

MISE EN SCÈNE **BRIGITTE HAENTJENS**, ASSISTÉE PAR **MARIE-HÉLÈNE DUFORT**

DRAMATURGIE **MÉLANIE DUMONT** / SCÉNOGRAPHIE **ANICK LA BISSONNIÈRE**

LUMIÈRE **CLAUDE COURNOYER** / COSTUME **YSO** / MAQUILLAGE ET COIFFURE **ANGELO BARSETTI**

AVEC **CHRISTIAN LAPOINTE**.

PRODUCTION DE **SIBYLLINES, THÉÂTRE DE CRÉATION**, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE LA CHAPELLE DU 8 AU 26 MARS 2011.

RAYMOND BERTIN

DISCOURS VENGEUR D'UN LOSER

Alors que surviennent des fusillades inexplicables à intervalles irréguliers ici ou là dans le monde occidental¹, un forcené surgissant généralement dans une salle de classe pour faire le plus de victimes possible et pour, souvent, s'enlever la vie par la suite, le pouvoir du théâtre d'y changer quelque chose semble bien illusoire. Cependant, les machines promotionnelles de nos théâtres sont passées maîtres dans la façon de provoquer l'intérêt du public en lui faisant miroiter un grand dérangement, que prétendument il recherche, un malaise culpabilisant devant la représentation d'une réalité qui ne le laissera pas indemne. Comme l'ont montré plusieurs réflexions du récent dossier Subversion² de *Jeu*, bien que l'air du temps, depuis quelques années, sur nos scènes, soit à la provocation, à « la monstration de l'abject et [à] la sidération du spectateur », pour reprendre les mots de la responsable de ce dossier, Catherine Cyr, du « In-Yer-Face Theatre » aux spectacles de danse où l'on ne peut détacher son regard des organes génitaux des interprètes, que de déceptions découlent des attrayantes mises en garde des communiqués de presse et autres discours prometteurs !

Dans le cas de la pièce de Lars Norén³, *Le 20 novembre*, un monologue mis en scène par Brigitte Haentjens et interprété par Christian Lapointe, nouvel enfant terrible de notre théâtre⁴, on nous promettait à nouveau ce grand ébranlement, ce choc qui n'allait laisser personne indifférent. L'auteur a écrit ce texte au lendemain d'une fusillade dans une école allemande, à Emsdetten, en 2006, souhaitant donner la parole au jeune forcené, Sebastian Bosse, qui se suicida après avoir investi son ancienne école, ceinturé d'explosifs et portant une arme à feu, pour y tirer à vue sur élèves et professeurs : 27 personnes furent blessées durant l'agression. Lars Norén a extrait une partie de la substance de sa pièce du journal intime laissé par le jeune homme. La metteuse en scène, son interprète et la conseillère dramaturgique Mélanie Dumont ont quelque peu « québécoisé » le texte, histoire de le rendre naturel, coulant, direct. Un travail d'adaptation qui aurait peut-être dû être poussé davantage pour que le texte porte, dans un contexte bien différent de celui de sa création. Mais cela aurait-il été suffisant ? On peut en douter tant le texte de Norén semble lacunaire.

3. Voir l'article de Marion Boudier sur cet auteur, « Lars Norén : plonger dans la réalité, les yeux ouverts », dans *Jeu* 137, 2010.4, p. 24-31.

4. Voir le portrait de Christian Lapointe, metteur en scène, intitulé « En quête d'absolu », signé par Christian Saint-Pierre dans le dossier Portraits d'une génération, dans *Jeu* 132, 2009.3, p. 100-102.

1. Au moment où j'écris ces lignes, la capitale de la Norvège est à son tour ébranlée par une tuerie perpétrée par un militant d'extrême droite.

2. *Jeu* 135, 2010.2, p. 62-137.



Le 20 novembre de Lars Norén, mis en scène par Brigitte Haentjens. Spectacle de Sibyllines, présenté à la Chapelle à l'hiver 2011.
SUR LA PHOTO : Christian Lapointe. © Yanick Macdonald.

Le malaise

L'organisation scénographique de la salle plutôt intime du Théâtre la Chapelle allait aussi dans le sens de ce rapport direct entre l'acteur et le public : les gradins surplombés par un plafond abaissé, éclairés par une série de fluorescents du début à la fin de la représentation, tout comme la scène, plaçaient d'emblée l'auditoire en état précaire, vulnérable, sans le quatrième mur qui le protège habituellement, face à face avec le personnage inquiétant incarné par Christian Lapointe. Celui-ci n'hésitera d'ailleurs pas à apostropher un spectateur à l'occasion, pour lui poser une question, sans vraiment lui donner le loisir de répondre, ou l'accuser de tous les maux de la société moderne. Nous avons affaire, n'est-ce pas, à un psychopathe, s'exprimant une heure et quelques minutes avant de passer à l'acte...

Or, le discours de cet ambigu « héros », contradictoire, violent, menaçant, a de quoi nous porter à réfléchir. « Depuis que j'ai 6 ans vous vous êtes moqués de moi/ Maintenant vous allez/ payer⁵ », lance-t-il, avant de préciser peu à peu, par bribes, les raisons de sa colère, de sa rage, froide, réfléchie. Être perturbé, intelligent mais incohérent, il fait des liens avec la religion : « J'écris ma propre bible/ sans Dieu, sans résurrection », se réfère aux camps de concentration nazis : « Avant de les emmener dans les chambres à gaz/ ils ont écrasé le nez des enfants juifs/ Pour qu'ils respirent/ par la bouche/ Comme ça, c'était plus rapide », et, citant Goebbels, se dit en guerre totale. On songe alors à cet héritage coupable de la guerre, endossé par les jeunes Allemands dès l'école primaire. Il affirme détester les nazis, mais tient des propos racistes sur les immigrants venus en Allemagne. Il passe du français à l'anglais, souhaitant être compris du plus grand nombre. S'en prend à la société de consommation qui pourrait tout. N'ayant pas trouvé de sens à sa vie, assure qu'il en donnera un à sa mort. Accuse surtout l'école, les professeurs, le système qui fout en l'air la vie des enfants qui n'entrent pas dans le cadre social imposé à tous. Lui, qui se définit comme un *loser*, un raté, rêve de vengeance et annonce son apparition dans une salle de classe « comme un ange de la mort/ pas à pas, traversant l'air ».

Cependant, le jeu décalé, physique, non réaliste, de Christian Lapointe, détonne un peu dans cette tentative de théâtre direct. Débitant le texte en multipliant les regards accusateurs vers le public, le corps tendu, comme pris dans un écheveau d'émotions contenues, l'interprète fait du surplace ou de surprenants bonds de côté, ses bras servant d'ailes à son ange de la mort. D'un geste appuyé, tic nerveux se voulant inconscient, il replace son toupet du plat de la main à répétition. Ailleurs, après avoir inscrit sur le mur du fond, tableau noir, à la craie : « Rien n'est éternel, tout s'arrête, il n'y a que les anges », comme pris de convulsions, il lâche quelques invectives,

haletant, l'écume aux lèvres, un bras en l'air et le corps en déséquilibre, dans une gestuelle étrange.

Public cible

Évidemment, une telle matière a de quoi créer le malaise, et l'équipe de création a sans doute souhaité maintenir l'inconfort afin de provoquer la réflexion. Pourtant, s'il y a eu malaise – et il y en a eu ! –, l'ensemble de la représentation ne donnait pas beaucoup de prise aux spectateurs. Accusés, montrés du doigt : « Vous n'êtes pas innocents », les spectateurs de la Chapelle ont dû subir les attaques sans broncher. Mais quand le forcené interroge une spectatrice sur sa voiture, parlant de BMW, d'Audi, de Mercedes, qu'il évoque sa grosse maison, sa piscine creusée et tutti quanti, on ne peut s'empêcher de penser qu'il se trompe de cible..., de même lorsqu'il pousse la provocation en disant vulgairement à un homme d'un certain âge : « Peut-être que ta petite-fille s'est fait enculer par un gars de ton âge. » Mais plus profond encore, le questionnement qui nous vient en tête est aussi, surtout, moral : que veut-on nous dire exactement ? Souhaite-t-on faire de ce personnage un martyr de la société, comme il veut bien se définir lui-même ? Lui donner raison ? Son discours, agressif, qui mélange tout, peut-il vraiment être accepté en bloc ? Or, la version des faits de ce déséquilibré est bien la seule qu'on nous offre.

Dans le mot qu'elle signe dans le programme, Brigitte Haentjens écrit : « Je ne veux pas de cette connivence avec les meurtriers qui pourrait excuser ou justifier des actes aussi irréparables que celui que va commettre le personnage du *20 novembre*. Mais je ne veux pas non plus de cette complicité avec un système où les différences sont montrées du doigt, où l'étranger n'a pas de place, où la précarité est violente, où le consensus du vide fait office de philosophie. » Nous sommes d'accord avec ces beaux principes. L'ennui, c'est que le spectacle, en endossant sans remise en cause le discours du forcené, qui accuse et agresse le public, ne fait que relayer sa haine.

Dans toute sa détestation du monde et des hommes, le personnage du *20 novembre* n'épargne que ses parents, son frère et sa sœur, qui se sont toujours bien occupés de lui, dit-il, et « tous ceux qui ont été gentils avec [lui] au moins une fois ». Bien qu'il refasse cette affirmation à quelques reprises, allant jusqu'à préciser que son père l'emmena souvent chasser en pleine nature – « juste lui et moi/ des moments sympas », précise-t-il –, malgré cela et la demande qu'il leur fait de lui pardonner le geste qu'il va poser, jamais l'humanité du garçon ne ressort vraiment, jamais nous ne nous sentons touchés par lui, empathiques, voire interpellés par son drame. La posture qu'il affiche et la position qu'on nous attribue sont proprement irrecevables. Faut-il préciser qu'assister à cette représentation

5. Les extraits cités sont tirés du texte fourni par la compagnie.



Christian Lapointe dans *Le 20 novembre* de Lars Norén, mis en scène par Brigitte Haentjens (Sibyllines, 2011). © Yanick Macdonald.

était une expérience assez désagréable ? La sortie de quelques spectateurs outrés ne faisait que confirmer leur rejet, partagé par plusieurs, de ce qui apparaissait comme une abusive manipulation théâtrale. ■

Une auteure, Lise Vaillancourt, a d'ailleurs souhaité réagir à chaud dans nos pages après avoir assisté à une représentation. Nous publions son texte à la suite de celui-ci.

LISE VAILLANCOURT

LE CONTRAIRE DU THÉÂTRE

Deux artisans de théâtre de grande notoriété, Brigitte Haentjens à la mise en scène et Christian Lapointe au jeu, défendaient en mars 2011 au Théâtre la Chapelle, pour une dizaine de soirs, le monologue du non moins connu Lars Norén, *Le 20 novembre*. Cette salve signée par l'auteur suédois de renom relate, à partir d'un fait vécu et des deux tiers du journal intime de Sebastian Bosse, ce qu'il a imaginé des derniers moments du jeune homme de 18 ans, juste avant qu'il n'aille se suicider avec l'intention d'emporter dans la mort le plus de gens possible. Dans la vraie vie, ce jeune homme a fait feu, le 20 novembre 2006, sur des élèves et des professeurs de son ancienne école secondaire à Emsdetten, en Allemagne, avant de retourner l'arme contre lui.

En ouverture, l'intention nous est prêtée à nous, le public, d'être venus voir un spectacle bien installés dans notre confort, comme si ça se pouvait, ça, d'aller voir un sujet de la sorte avec cette intention. On était au Théâtre la Chapelle, pas au Saint-Denis. Et puis on est à Montréal ; on a connu le caporal Lortie, le professeur Fabrikant et Marc Lépine. Ensuite, l'auteur, à peine maquillé par le personnage, nous assène un discours empruntant au délire victimaire : s'il en est ainsi de l'acte qu'il va commettre et de ce qu'il est, s'il y a tant d'exclus et de gens

comme lui, c'est à cause de nous qui soutenons un système capitaliste de merde – je paraphrase à peine.

On met donc en scène un jeune tueur qui dit n'être aucunement responsable de son acte puisque c'est nous qui sommes les responsables. Ce discours est typique de toutes les victimes. La victime n'a toujours qu'un seul but : prendre toute la place. Dans le programme, on avertit à grand renfort de palabres que ce spectacle veut faire réfléchir sur notre confort et notre indifférence, et que ce jeune homme est bien la preuve vivante de notre attitude de laisser-aller face au système. Jusqu'à nouvel ordre, il me semble qu'on prend conscience et qu'on réfléchit parce que les propos nous éclairent et parce que nous sommes touchés. Dans cette pièce, les propos très nébuleux, stéréotypés et approximatifs du personnage ainsi que sa froideur tout du long n'ont pu éveiller en moi ni compassion ni compréhension.

J'ai été effarée par la proposition défendue inconditionnellement par les deux artisans qui endossent totalement cette très discutabile proposition de Lars Norén. Effarée de la pauvreté du texte considéré comme un manifeste politique censé nous faire prendre conscience de notre insouciance et de notre bourgeoisie.